

CONTES PERSANS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Quinze exemplaires sur japon impérial,
cinq exemplaires sur chine,
et cinq exemplaires sur hollande.

RAFFI

CONTES PERSANS

Bibi-Scharabani — Les Khaz-Pouches

TRADUITS DE L'ARMÉNIEN

PAR

ABGAR IOANNISSIANY



PARIS

LIBRAIRIE CHARLES NOBLET

13, RUE CUJAS

—

1902

Raffi, le plus populaire des romanciers arméniens, qui a laissé de nombreux romans dépeignant les souffrances des Arméniens de Turquie ou bien évoquant les souvenirs historiques de l'Arménie ancienne, est né à Salmast, en Perse, et son oeuvre contient quelques pages où se reflètent certains aspects de la vie persane contemporaine. Les deux contes intitulés BIBI-SCHARABANI et LES KHAZ-POUCHES, écrits l'un vers 1875 et l'autre vers 1884, et dont nous donnons ici la traduction française, sont les plus remarquables parmi ces pages.

BIBI-SCHARABANI

I.

Au nord-est de Téhéran, à deux « farsakhs » de la ville, se trouve un désert où conduit un chemin peu fréquenté ; au milieu de ce désert le voyageur voit se dresser devant lui de hautes murailles entourant un vaste espace. Qui a vu les villes asiatiques reconnait du premier coup d'œil les ruines d'une cité merveilleuse effondrée

jadis au milieu de ses murailles. Pas un minaret, pas une tour, pas un vestige de construction. On ne voit que des murs. Mais où est l'entrée ? Cette ville merveilleuse n'a pas de porte.

Ce que les vieillards racontent de cette ville est légendaire. Ils disent que de ces murs, silencieux et muets pendant le jour, sortent la nuit des voix effrayantes ; qu'autour rôdent des bandes de fantômes qui dansent, chantent et se livrent à des jeux diaboliques. Quand luit le matin, tout disparaît, tout se tait : de nouveau la muraille muette dessine dans le désert son profil gigantesque.

Le Persan superstitieux ne s'appro-

che jamais de ces ruines, et l'on n'y voit jamais une créature humaine. Seul l'aigle tournoïe au-dessus des remparts, décrivant dans l'air de vastes circuits; on dirait l'âme d'un fantôme.

Une fumée — seul signe d'une habitation humaine qu'on aperçoive dans ce désert — attire les regards du voyageur solitaire. Cette fumée s'échappe d'une hutte, creusée dans la terre, dont le toit est au niveau du sol. On y accède par une entrée étroite sans porte. C'est un trou humide et sombre comme un tombeau. Au milieu du foyer creusé dans un coin brûlent quelques morceaux de bois, à peine de quoi entretenir le feu, semble-t-il. Tout auprès.

assis sur un fagot de roseaux, un vieillard demi-nu lit avec une profonde attention. Son extérieur inspire le respect et la compassion : c'est une vivante image de la misère, il n'a d'autre consolation que de vivre pour Dieu .... C'est un mage; il lit le livre saint, le Zend-Avesta.

« Paix à toi, saint père ! » dis-je en entrant et saluant le vieillard.

Partout poursuivi, partout maltraité, le malheureux religieux avait passé un demi siècle dans son triste ermitage. Pour la première fois, il entendait la voix d'un étranger qui franchissait, sans lui inspirer de crainte, le seuil de sa demeure.

Il ferme avec une profonde tranquillité son livre, le dépose près de lui et se lève pour recevoir l'hôte inattendu.

Le philosophe zoroastrien parle avec douceur, avec sagesse. Il a plaisir à tout conter à qui le regarde d'un œil bienveillant. Rien ne le console plus que la sympathie : le malheureux n'a jamais trouvé de pitié auprès des fils des hommes.

Mais j'étais curieux de savoir pourquoi il demeurait dans ce triste désert, près de cette construction ensorcelée où n'erraient que des bandes de fantômes . . .

Quand je l'interrogeai à ce sujet, le mage leva vers le ciel ses yeux pleins

d'une religieuse ferveur et prononça quelques mots inintelligibles, au milieu desquels le mot « Bibi-Scharabani », nettement prononcé, frappa mon oreille.

— « Que veut dire cela ? »

— « Suis-moi, bon jeune homme », dit-il en se dirigeant vers l'issue.

Le vieillard me conduisit vers la muraille, il s'approcha d'une échelle qui y était adossée et me pria de la dresser. J'appliquai l'échelle contre le mur de manière à pouvoir pénétrer à sa suite dans cette ville, fermée de toutes parts.

Je n'oublierai jamais l'horrible impression que j'éprouvai au spectacle qui s'offrit alors à mes yeux. Toute

l'enceinte présentait l'aspect d'une forêt ! Mais quelle forêt ! des milliers de squelettes humains et de cadavres en décomposition se dressaient devant moi. Je crus voir les bandes de fantômes au sujet desquels on m'avait conté tant de merveilles. Mais c'était bien une réalité. Je distinguais clairement les squelettes alignés les uns auprès des autres, et une multitude de corps nus, au-dessus desquels tournoyaient avec des cris furieux les oiseaux de proie. Ils fondaient sur les cadavres en déchirant des lambeaux avec leurs becs aigus et leurs serres, puis s'élevaient de nouveau dans l'air emportant leur proie . . .

Le mage regardait ce spectacle d'un œil vague; ses lèvres s'agitaient; il priait.

Je remarquai que les squelettes et les corps en décomposition avaient la face tournée vers l'orient. Mais comment se maintenaient droits ces cadavres? Je le compris seulement quand je vis que chacun d'eux avait sous les bras deux perches en bois disposées de manière que le corps fût maintenu non seulement debout, mais soutenu de façon que les pieds ne touchassent point la terre.

— « Qu'est ce que cela? » dis je en me tournant vers le mage qui semblait continuer sa prière.

— « Bibi-Scharabani », répéta-t-il ; mais je ne comprenais toujours pas. Je lui demandai l'explication.

— « C'est la demeure commune », dit-il.

— « Un cimetière alors ? »

— « Oui ».

— « Vous n'avez pas l'habitude d'ensevelir vos morts ? »

Le mage me regarda avec étonnement, comme si j'eusse dit une chose incompréhensible, et répondit :

— « Pourquoi ensevelir ? bon jeune homme, comment souiller la terre pure avec ces cadavres ?

— « Mais ainsi vous souillez l'air, ce qui est plus dangereux pour les vivants.

Ma réponse lui parut blessante. Il répliqua avec une certaine animation :

— « Vois-tu le saint Mihr? », — il me montra le soleil, — ses rayons divins purifient toute corruption et rendent la vie aux corps inanimés. C'est lui qui fait germer, qui fait fleurir, qui fait fructifier jusqu'à des semences déjà corrompues. C'est lui qui purifiera ces milliers de cadavres, dressés sur « l'autel de sainteté », qui leur redonnera une âme et un corps. Il est la source du bien, de la lumière et de la vie. »

— « Et c'est pour cela que vous exposez les cadavres à ses rayons ? »

— « Telle est la sainte loi d'Ormuzd. Puissent les tentations d'Ahriman rester

loin de toi, bon jeune homme, puisses-tu n'être jamais écarté du bon chemin par le doute. »

Il était inutile de lutter contre les préjugés d'un prêtre zoroastrien. Mieux valait obtenir de lui quelques renseignements sur sa religion et sur ce cimetière. Il m'expliqua que chaque mort devait être placé sur deux colonnes, il serait plus juste de dire sur deux perches de bois, et y rester assez longtemps pour que toute la chair fût dévorée par les oiseaux, les os se détachant alors et tombant dans le trou creusé au-dessous.

Il ajouta que le mage qui gardait le cimetière pouvait tirer de la manière

dont chaque cadavre se décomposait des conclusions sur son avenir dans l'autre vie. Et il me cita quelques observations qu'il avait faites sur les cadavres :

— « Vois-tu celui qui se dresse à dix pas de nous ? le chacal lui ronge gloutonnement la main droite ; c'est un des corps récemment apportés. Cette main, qui sert de nourriture au chacal, s'est souillée du sang innocent. Vois-tu cet autre tout près de nous ? Perché sur son épaule gauche, un énorme corbeau lui creuse les yeux avec son bec. Ces yeux n'ont jamais pu se rassasier de ce qui est mal, ils ont conduit le malheureux sur le chemin

qui égare vers le monde ténébreux d'Ahriman. Dans cette tête, sur laquelle un hibou répugnant frappe sans cesse de son bec le crâne dépouillé, aucune idée de la vérité n'est jamais entrée. Tu vois ce corps aux pieds duquel rôde le chat sauvage . . . C'était un célèbre brigand ; maintenant cet animal lui mange les pieds avec lesquels il est sorti des sentiers de la justice.

Le mage poursuivit ainsi ses observations, comparant chaque fois la vie passée du mort avec son état actuel et tirant du présent des conclusions pour la vie future de l'âme.

Il me montra ensuite quelques justes, m'indiquant à quoi il reconnaissait

leur innocence. Mais quand il arriva à un squelette sur les os blancs duquel se jouaient les rayons du soleil, il se tut, ses yeux éteints se remplirent de larmes, il secoua la tête en me faisant signe de descendre.

Mais pourquoi le cœur du malheureux s'était il troublé ainsi? Pourquoi ne m'avait-il rien dit du cadavre qui avait causé ses larmes?

Une fois descendus, nous nous assîmes devant la cabane. Le soleil se couchait, la chaleur du désert commençait à baisser. J'étais curieux de savoir pourquoi le visage du vieillard avait une expression si triste et si mélancolique. Après de longues

instances, il voulut bien me l'expliquer.

— « La neige a fondu deux fois dix hivers, et deux fois dix printemps ont fait reverdir le désert de Sab [1] depuis le moment où pour apaiser ma soif intellectuelle je suis entré au service du sage Ibn-Ferhad. On l'appelait «Puits de science ». La sainte parole coulait comme le lait et le miel des lèvres de l'homme de Dieu. Le sens le plus caché des saints livres lui était connu, il savait les secrets les plus profondément cachés dans l'âme des fils de l'homme.

Plus tendre que le lys de Chiraz, plus belle que la rose de Rescht était la bonne Gamar [2], la fille de mon maître.

« La maison de ce dernier comprenait tout un jardin dans lequel régnaient par une bénédiction divine la joie et la paix ; mais la rose n'est jamais sans épines et souvent la tempête change un beau jour en un jour d'épouvante. Ainsi fut atteinte la famille de mon maître.

« Un jour de grande fête, alors que les croyants de la ville sainte « Zezd-Chasth » saluent avec des fleurs le « Now-rouza »[3], la troupe des jeunes filles était réunie sur une colline où elles ont l'habitude de célébrer ce jour par leurs jeux. Alors passa le Sardar, revenant de la chasse. Ses yeux tombent sur la troupe des jeunes filles et

la beauté de Gamar le séduit. Quelques jours après un messager du palais vient trouver mon maître, lui déclarant que la beauté de Gamar a conquis le cœur du Sardar et que celui-ci désire l'épouser.

« La foudre avec laquelle Ormuzd poursuit les démons d'Ahriman n'aurait pu l'épouvanter plus que ce message. Mon maître se troubla d'abord, puis, se remettant par la grâce de Dieu, il répondit : — Je ne puis donner ma fille à un homme qui n'adore pas Ormuzd. Tel fut le message rapporté au Sardar dans le cœur duquel pénétra le venin de la haine.

« Sa vengeance ne se fit pas attendre. Quelques jours après, la ville sainte se

remplissait de sang et de larmes. Il a été toujours facile aux mahométans de persécuter les guèbres. Ils s'entendent à merveille à exciter la foule contre nous, il suffit de répandre quelque calomnie. C'est ce qui eut lieu cette fois encore. On répandit la nouvelle que les guèbres avaient souillé une chapelle qui pour les musulmans était un lieu de pélerinage, en y portant nuitamment un chien mort. C'était faux, mais il n'en fallait pas davantage pour éveiller la fureur des musulmans. En pareil cas, ils ne s'enquièrent jamais de la vérité, surtout si celui qui tient le fil de la machination est le Sardar avec quelques mollahs importants.

« C'était la nuit, une de ces nuits sombres qu'Ahriman prépare pour ses noirs adorateurs. En quelques instants le quartier des guèbres fut rempli d'une foule furieuse de musulmans. On massacra sans pitié par le fer et le feu les fils innocents du peuple saint.

« Dans ce terrible moment je songeai à Gamar. Je courus comme un homme en délire chez mon maître. Les ténèbres de la nuit couvraient la terre, mais la flamme de l'incendie jetait sur la ville la clarté du jour. Je ne sais par quelle grâce providentielle je pus parvenir à la maison du maître... elle brûlait. J'aperçus le cadavre de mon maître tout couvert de sang, éten-

2.

du près de la maison incendiée. Je passai sans me retourner, je cherchais Gamar. Les cris des femmes et des jeunes filles qu'on enlevait frappèrent mon oreille, je n'entendis pas la voix de Gamar. Je la trouvai aux mains d'un « ferrache »[1] qui l'entraînait évanouie vers le palais du Sardar. D'un coup de poignard je renversai le ravisseur et j'enlevai ce précieux fardeau.

« Je ne puis me souvenir comment je réussis à la délivrer. Je sais seulement que lorsque je revins à moi je me trouvais dans une plaine à quelques farsakhs de la ville et que le soleil commençait à répandre ses premiers rayons. Je m'aperçus que j'avais plu-

sieurs blessures, mais je ne pus me souvenir du lieu où je les avais reçues. Je voulus les bander, mais je remarquai que Gamar était toujours évanouie et je m'occupai de la faire revenir à elle.

« Il serait long, bon jeune homme, très long de tout vous dire, quoique je n'aie pas oublié le moindre détail de ces tristes événements. Représentez-vous la situation d'un malheureux fugitif obligé de rester pendant des mois dans les déserts, loin de toute demeure humaine, accompagné d'une faible jeune fille que minaient la faim et les fatigues du chemin.

« Le guèbre tenu pour impur est

chassé de partout, et tout bon musulman le persécute. Nous ne recevions pas même l'hospitalité que les bergers accordent à tout passant. Nous nous cachions le jour dans les buissons, nous voyagions la nuit. Nous nous nourrissions de plantes sauvages et parfois nous trouvions un abri auprès des bons Arméniens et des Davoudis[5] qui ne chassent pas les guèbres.

« Nous passâmes ainsi par les villes d'Ispahan, Ghum et Kaschent. Nous n'avions pas de bête de somme : c'est un embarras inutile pour le fugitif qui doit toujours se cacher. D'abord la jeune fille résista assez bien et me suivit sans peine ; peu à peu ses forces di-

minuèrent et je dus la porter sur mes épaules. Mais cela lui était encore plus insupportable, et elle disait sans cesse : « Oh ! quand donc les dieux prendront-ils ma vie ! »

« Nous allions à Téhéran pour baiser la poussière des pieds du Schah et invoquer sa bonté et sa justice contre les cruautés du Sardar. Mais l'épuisement de la pauvre fille augmentait sans cesse, et à la fin une fièvre violente se déclara.

« J'employai tous les moyens de guérison que j'avais appris dans les livres : tout fut inutile ; la malheureuse était à bout de force.

« Il ne nous restait plus que quelques

jours de chemin pour arriver à Téhéran. Nous étions dans un champ, près d'un village : la lune brillait doucement dans le ciel bleu, un silence de mort régnait. La jeune fille, la tête sur mes genoux, souffrait cruellement. Je la regardais avec tristesse. Tout à coup elle leva sur moi ses yeux pleins de reconnaissance et murmura : « Je meurs, Jazkert, prie pour moi » ; ce furent ses dernières paroles.

« J'ai accompli pieusement sa dernière volonté : depuis un demi-siècle je prie jour et nuit près de son tombeau ; je prie, quoiqu'elle fût pure comme la lumière du soleil. »

LES KHAZ-POUCHES

I

Il fait froid.

Ce matin-là, le soleil parut comme avec crainte à l'horizon, puis disparut. Son disque, lamentablement terne, était pénible à regarder. Lui aussi semblait avoir froid.

Un ciel brumeux. Pas de neige. Dans l'air, flotte une poussière glacée d'ai-

guilles d'argent étincelantes comme des millions de petites étoiles.

Elles brûlent les yeux, le visage, les mains et coupent comme des petits morceaux de verre les parties découvertes du corps. Impossible de respirer ni d'ouvrir les yeux: le souffle gèle sur les lèvres, les paupières glacées restent collées l'une à l'autre.

Le vent est âpre; dans la nature, tout paraît pétrifié. De temps immémorial, Téhéran n'a vu matinée aussi froide.

Dur comme le fer, le sol gelé est fendillé par endroits. Gelée est l'eau dans les conduites souterraines; gelés sont les arbres, aux rameaux couverts

de givre. Toute la ville présente l'aspect d'une masse glacée.

Quoique le jour eût paru depuis longtemps déjà, dans les rues désertes les portes demeuraient closes. On ne voyait même pas d'oiseaux. Seul, un corbeau affamé s'élança de son abri et se mit à chercher une proie. Il plana au-dessus des toits argentés de givre, regarda les dessins de glace scintillant aux fenêtres, franchit les rues désertes, fixa les yeux sur les fumiers qu'il connaissait, puis apercevant une forme indécise, il tournoya joyeusement dans l'air et fondit dessus, la fouillant du bec et des ongles, mais le bloc pétrifié était collé à la terre. La veille, après le

passage d'une caravane de mulets, cette masse était molle, mais aujourd'hui elle est durcie, et l'oiseau n'en peut détacher la moindre parcelle. Trompé dans son espoir, il reprend son vol dans l'espace.

Ce même matin, une autre créature, également pressée par la faim, un homme, sortit aussi de son gîte ; mais l'homme fut plus heureux. Seul dans la rue déserte, tantôt il court, tantôt, s'arrêtant, il songe, puis reprend sa marche d'un pas lent et indécis. On le croirait insensible au froid sous un vêtement composé de deux haillons de toile, dont l'un, attaché à la taille, tombe jusqu'aux genoux, et l'autre, rejeté sur

l'épaule gauche, couvre seulement une partie de la poitrine et du dos. Le reste du corps est nu, ainsi que sa tête à la chevelure épaisse et feutrée, et ses pieds à talons fendillés. Le froid intense semble ne pas toucher cette misérable nudité, dont la hideuse laideur est rendue plus repoussante encore par la suie qui barbouille le visage et la cendre qui couvre tout le corps d'une couche de crasse invétérée.

La mortelle tristesse d'un désert règne dans les rues solitaires; lui, pourtant, paraît gai : il marche en sifflant et parfois fredonne un air de chanson. Au milieu du profond silence, sa voix

se fait entendre comme l'âpre murmure d'une pauvreté infinie s'échappant d'une poitrine brisée de souffrance.

C'est un Khaz-Pouche[1].

Raillant sa misère, on l'a surnommé Khaz-Pouche. Et lui, raillant les ajustements des hommes, va nu.

Il traversa la vaste place du bazar et entra dans une des galeries couvertes. Presque toutes les boutiques étaient fermées. Les « hassas »[2] qui les gardaient la nuit, enfouis dans leurs pelisses jusqu'à la tête, étaient accroupis sur le seuil et, penchés, tenaient leur mains raidies au-dessus du « manghal »[3] rougi. Mais le feu même ne réchauffait pas.

Le mendiant n'alla pas loin dans la galerie. Près de l'entrée se trouvait la boutique qu'il cherchait, déjà ouverte. Sur le sol était assis un homme, d'une dégoûtante malpropreté, devant lequel était posé un pot en terre, recouvert d'un morceau d'étoffe également sale. Des bouffées de vapeur s'élevaient du vase et emplissaient l'air d'une odeur particulière.

Le marchand vantait les qualités de sa marchandise, disant à haute voix :

« C'est plus doux que le sucre,
« C'est meilleur que le miel,
« Hâtez-vous, misérables,
« Nous touchons à la fin ! »

Notre vagabond s'approcha :

— « Tirez la part du Khaz-Pouche ! » commanda-t-il fièrement.

L'homme le regarda d'un air craintif sans relever la tête, approcha du pot sa main tremblante, souleva la toile qui en couvrait l'ouverture et retira de l'intérieur quelques boulettes de diverse grandeur, d'une couleur rose foncé : c'étaient des morceaux de betteraves cuites, déjeûner préféré des pauvres, surtout en hiver.

Le Khaz-Pouche enleva le haillon jeté sur son épaule, en enveloppa ce qu'on lui avait donné et, sans remercier, s'éloigna aussitôt.

En chemin, il rencontra un second Khaz-Pouche, celui-ci beaucoup plus

âgé et mieux vêtu qui le premier : sur une longue chemise de toile serrée à la ceinture par une corde, il avait jeté un grand manteau descendant au-dessous du genou, et offrant le plus bizarre assemblage qu'il soit possible d'imaginer : vieux morceaux de toutes sortes d'étoffes, chiffons de toute provenance, trouvés n'importe où, le vagabond les avait cousus à son manteau; on y voyait jusqu'à des lambeaux de vieilles chaussettes, de vieux chapeaux, des empeignes de souliers, à côté d'une pièce d'un beau châle de cachemire. Ses pieds nus étaient chaussés de souliers non moins remarquables : tous les fragments de clous que, dans son exis-

tence, le malheureux avait trouvés sur sa route, il les avait plantés à ses chaussures. Tout récemment, ayant eu le bonheur de ramasser un fer d'âne, il l'y avait également fixé. Une crainte cependant lui restait : ces souliers le mèneraient-ils jusqu'à la fin de sa vie? En toute sécurité on pouvait s'en porter garant; il ajoutait constamment plus qu'il n'usait. Le poids en était extraordinaire, mais les pieds du vieillard y étaient tellement accoutumés, qu'ils traînaient sans grande peine ces formidables souliers, vrais boulets de galérien.

Quand les deux Khaz-Pouches se rencontrèrent, le premier salua :

— « Paix à toi, petit père Ahmad ! Pourquoi es-tu sorti si tôt ? »

— « Il fait froid, il fait bien froid, grommela le vieillard. »

— « As-tu pu trouver quelque chose ? »

— « Rien ! Les cœurs des hommes sont endurcis et changés en glaçons. »

Le jeune Khaz-Pouche détacha le haillon où il avait mis les morceaux de betteraves et les partagea fraternellement avec le vieillard.

— « Tiens, dit-il, cela suffira pour aujourd'hui, et demain... Dieu est miséricordieux ! »

Le vieillard prit la part offerte et s'éloigna en bénissant le jeune homme.

II

Dans les pays de l'Islam, les bains sont, après la mosquée, une des institutions indispensables aux besoins tant spirituels que corporels d'un bon musulman. C'est là que s'accomplissent les ablutions ordonnées par la loi, c'est là qu'on teint, avec le henné purifiant,

les barbes vénérables et les ongles des pieux Hadjis.

De même que la mosquée, les bains abritent une foule de pauvres et de vagabonds. Dans ces établissements, le feu ne s'éteint jamais. Le bois étant rare, on brûle surtout de la paille hachée et des excréments d'animaux ; les provisions de combustibles sont entassées dans une grande cour située derrière le bâtiment. Cet endroit est appelé fort justement le «Djahannam», c'est-à-dire géhenne, enfer.

Une entrée sombre noircie de fumée conduit dans cet antre où sont chauffées de vastes voûtes au-dessus desquelles sont placées d'énormes chaudières

remplies d'eau. Du « Djahannam » on ne voit que le fond couvert de suie ; l'ouverture des bassins est à l'étage supérieur, où se trouvent les bains proprement dits.

Cet enfer a aussi ses condamnés : des hommes y sont torturés sinon par les flammes, du moins par les cendres de ce feu perpétuel, amoncelées en forme de monticules et occupant un espace assez étendu appelé « Koulambar ». Au milieu de ces tas de cendres chaudes apparaissent des têtes d'hommes et de femmes, de garçons et de filles. A leurs visages noircis, on prendrait ces misérables pour des criminels condamnés à être ensevelis vivants[4].

Quels sont ces malheureux?

Ce sont ces enfants dont on ignore les parents, qui, le jour, errent dans les rues, à peine vêtus, mendiant, et la nuit ne savent où reposer; ce sont ces hommes et ces femmes incapables d'aucun travail, ou qui, ne trouvant pas d'ouvrage, vivent de charité. Dans la belle saison, leur sort est plus heureux : partout, sous la voûte du ciel, ils trouvent un endroit où ils dorment à la belle étoile, soit dans les rues, soit dans quelque terrain vague, hors de la ville. Mais l'hiver! comment s'abriter du froid et de la gelée? C'est alors que l'enfer des bains devient leur refuge ; la cendre chaude leur tient

lieu de lit moelleux, ils s'y ensevelissent et dorment ainsi.

Combien il y en a, dans la capitale de la Perse, de ces pauvres êtres qui, la nuit, n'ont pas où reposer leur tête?

De ce nombre sont les Khaz-Pouches et les chiens errants de la ville, dont la destinée a plus d'un point de ressemblance. Les uns et les autres errent dans les rues, mais les chiens avec plus de liberté que les Khaz Pouches, car la police ne les poursuit pas. C'est le seul animal, en Perse, qui, tout méprisé qu'il soit, ne puisse être tué. Tandis que le meurtre d'un Khaz-Pouche n'expose qu'à une très légère punition, celui d'un chien est consi-

déré comme faute grave. Ces animaux rôdent pendant le jour autour des abattoirs et des boucheries, trouvant parfois quelque pitance, ou recevant de quelques pieux Hadjis des morceaux de pain, que ces fervents musulmans achètent et leur distribuent de leur main.

Comme les Khaz-Pouches, les chiens, dans la belle saison, dorment dans les rues, sur des tas de fumier, sur les toits du bazar, où ils aident aux gardiens à surveiller les boutiques. L'hiver les chasse aussi vers les bains, ils y passent la nuit, non dans les cendres, mais à l'endroit où se conservent les excréments séchés qui servent de com-

bustible. Ils entretiennent, avec leurs voisins, les Khaz-Pouches, des relations fort amicales : une mutuelle sympathie existe entre ces créatures si misérables. De plus, ils ont tous un défaut commun : quand on les agace, ils crient et mordent. Personne, en Perse, n'est aussi méchant, dans ses paroles, que le Khaz-Pouche en colère; d'ailleurs il ne se contente pas de mots : à la première occasion, il est prêt à transformer en arme défensive son bâton de mendiant.

Notre jeune vagabond pénétra dans la cour des bains, traversa avec une certaine dignité le dépôt des cendres, jetant des regards de pitié sur les mal-

heureux qui s'y trouvaient. Djafar (c'était son nom) jouissait dans la corporation d'une certaine autorité. A quoi la devait il ? il est difficile de le dire ; peut-être à ce que, au contraire des autres, il ne proférait jamais aucune plainte? peut-être était-ce un don naturel de domination ?

« L'enfer » comprenait dans son enceinte beaucoup de coins et recoins dont les murailles chaudes servaient, par les temps pluvieux, à sécher le linge des bains. Sur l'un des côtés, le mur tombait en ruine depuis longtemps et pour cette raison restait inemployé. C'est là qu'habitait Djafar. La protection du gardien lui avait valu cette faveur.

Il avait réparé son gîte, en avait bouché les trous avec des pierres et des briques sans mortier et en avait fait une espèce de chambre longue et étroite.

Assurément ce n'est pas pour lui-même que le jeune Khaz-Pouche eût pris tant de précautions! Quelle raison lui avait fait demander cet abri, ressemblant assez à un tombeau ?

Là se trouvait un enfant à qui Djafar avait donné tout son cœur. En ce moment le petit être dormait, enfoui jusqu'au cou dans un lit de paille, la tête appuyée sur un paquet de chiffons transformé en coussin. Le berceau le

plus moelleux, arrangé par la main d'une mère attentive, n'aurait pu procurer à son fils un sommeil plus doux que celui de l'enfant sur sa couche de paille. Tantôt son aimable visage souriait, tantôt ses lèvres épanouies murmuraient des mots incompréhensibles : il rêvait. La suie dont était saturé l'air de « l'enfer » avait formé une couche noirâtre sur son joli visage et quelques gouttes de sueur perlaient à son front. Le jeune Khaz-Pouche contempla le petit garçon, et les yeux de cet homme rude et grossier exprimaient une profonde tendresse. Il passa doucement ses doigts sur les cheveux du gracieux dormeur, mais si léger que fût le geste,

il réveilla l'enfant qui s'écria d'une voix aiguë :

— « Le coq ! où est-il allé ? »

— « Il s'est sauvé, mon fils, répondit Djafar pour le tranquilliser. Je vais l'attraper. »

— « Attrape-le ! attrape-le ! »

Et pendant que le petit frottait ses yeux encore lourds de sommeil, le jeune homme développa tranquillement devant lui le haillon qui contenait les morceaux de betteraves rouges. A cette vue, l'enfant, oubliant le coq imaginaire, se mit à manger avec avidité, sans mot dire. Après quelques instants, se sentant un peu rassasié, il dit : « C'est bon ! »

Il y avait trois ans que Djafar l'avait trouvé dans ses langes, sur les marches d'une mosquée et l'avait emporté[6]. Depuis lors, ce fils d'adoption était l'objet de ses soins les plus dévoués.

III

A un rude hiver, sans neige, succéda un printemps sans pluie, que suivit un été brûlant. Il n'y eut pas de récolte, et la famine devint inévitable. Le peuple voyait avec épouvante les vivres renchérir chaque jour. Déjà on ne trouvait plus de pain au bazar. Leur argent à la main, les gens ne pouvaient rien

acheter. Les pauvres mangeaient des racines et de l'herbe, et quelques hommes avaient été trouvés morts de faim.

Cependant le gouvernement employait des moyens rigoureux pour forcer les marchands de farine à livrer leurs marchandises. Il ne se passait pas de jour que quelque boulanger ne fût cloué par l'oreille devant sa boutique[6] et que des marchands de farine ne fussent promenés dans les rues tirés comme les chameaux par une corde passée dans le nez.

Il n'y avait toujours pas de pain dans les bazars.

Quand le Schah demandait où en

était la famine, le grand vizir répondait habituellement : « — Grâce à Dieu l'abondance règne maintenant. Il y a eu un peu de cherté ; mais tout est rentré dans l'ordre accoutumé. »

Pourtant les murmures du peuple croissaient de jour en jour. On disait que les riches Hadjis conservaient chez eux de grandes quantités de grains et de farine qu'ils cachaient, afin de les vendre ensuite à plus haut prix. On désignait particulièrement les greniers du Hadji Rahim, comme renfermant d'immenses provisions. Le bruit se répandit que certains fonctionnaires s'étaient entendus avec les Hadjis pour cacher la farine et refuser d'en vendre

aux malheureux boulangers qui subissaient d'injustes tortures.

Les plaintes du peuple devinrent plus vives. Le fonctionnaire le plus attaqué était le « Darougha » surveillant du bazar et du marché.

Un soir, longtemps après l'heure de « l'ézan », les pieux musulmans, ayant achevé leur « namaz », se préparaient au sommeil. Toutes les rues étaient désertes et dans l'obscurité de la nuit régnait ce silence sépulcral qui caractérise les villes persanes, après le coucher du soleil. Toute activité, toute vie cesse ; chacun s'enferme dans sa maison, car, en sortant, on risquerait d'être arrêté par une patrouille, si l'on

ne sait le mot de passe de la nuit, lequel n'est connu que des gens de la police.

Tout-à-coup, au milieu du silence, le son de la trompette retentit en un point de la ville; d'autres lui répondirent de divers côtés, et des clameurs sinistres commencèrent à répandre la terreur. Les voix partaient des toits de tous les établissements de bains, et chacun comprit ce que signifiaient ces bruits à une heure insolite[7].

— « Les Khaz-Pouches se sont levés!... »

Cette nouvelle se répandit aussitôt.

Des « enfers » de tous les bains, une foule de misérables déguenillés, souillés de cendres, se précipitèrent dans

les rues en un flot noir et hideux : des femmes, véritables furies, armées de pierres, des vieillards brandissant leurs bâtons de mendiants comme une arme vengeresse, des jeunes gens, pleins d'une ardeur juvénile, des enfants qui criaient avec désespoir : « Du pain ! du pain ! »

Moins terrible est le cliquetis des épées et des sabres.

En tête de la troupe marchait le vieil Ahmad. Il semblait rajeuni. Son étrange manteau, enroulé autour du bras gauche, lui servait de bouclier. De la main droite, il tenait, semblables à deux bombes, ses formidables souliers. Près de lui, venait le jeune Djafar, portant

dans ses bras son enfant adoptif, et tenant en même temps le drapeau des Khaz-Pouches sur lequel était représenté un mendiant demi-nu, maigre, courbé, qui du doigt montrant le ciel, semblait dire : « Il y a là-haut un juge » !

C'était l'étendard de la misère.

La flamme rougeâtre des torches portées au bout de longues perches, éclairait cette foule furieuse qui hurlait sans relâche :

« Ya hou ! Ya hâk ! »[8]

Le long du chemin, les bandits de la ville se joignirent aux Khaz-Pouches, grossissant cette troupe de révoltés.

En plusieurs endroits, ils rencontrèrent la police qu'ils chassèrent à coups

de pierres et de bâtons. Plus loin, les « Caravoulkhanas »[9] essayèrent de leur barrer le chemin, mais en un instant le poste fut démoli par ces furieux.

« Ya hou,— ya hâk ! » clamaient des milliers de voix. Les habitants, réveillés par ce bruit, crurent qu'une procession passait dans les rues, selon la coutume des Persans qui par les temps de famine, de peste ou autres fléaux parcourent la ville chaque nuit, se frappant la poitrine et invoquant à grands cris la clémence du ciel.

Mais cette procession-là voulait accomplir elle-même l'œuvre de la vengeance divine.

La horde pénétra dans une large rue

et se dirigea vers une maison de belle apparence. Durant le trajet, la foule, de plus en plus furieuse, brisait les ornements des portes des Hadjis et des riches personnages[10].

Arrivés devant la demeure du Hadji Rahim, les misérables commencèrent à briser les portes à coups de haches et de marteaux. Quelques-uns se précipitèrent à l'intérieur et reparurent presque aussitôt traînant après eux l'homme qu'ils cherchaient. Devant lui se dressa le vieil Ahmad qui prononça la condamation suivante : « Celui qui cause notre misère et nos souffrances, le voici ! Si ce riche Hadji était moins avare, nous serions moins affamés.

C'est lui qui nous a arraché notre pain pour se construire un palais ! Démolissez ce palais, bâti d'injustice et de cruauté, et lapidez cet homme avec les pierres de sa maison maudite ! »

A la lueur des torches, la sombre figure du vieillard semblait plus effrayante encore. Le premier, il frappa le condamné à la tête avec les lourdes chaussures qu'il tenait à la main ; les femmes lancèrent sur le coupable les pierres qu'elles avaient apportées ; des milliers de bras, ébranlant les murs, arrachèrent les briques de l'habitation et en quelques instants, les ruines du palais de Rahim, amoncelées sur son cadavre, formèrent une funèbre colline.

Après avoir pillé les riches greniers du Hadji, la foule se rua, avec des cris de victoire, sur une autre maison, celle du « Darougha » corrompu par les marchands de grains, et qui avait contribué à rendre la famine plus affreuse. Lui aussi fut enseveli sous les décombres de sa maison détruite.

IV

Le lendemain au matin, les troubles de la nuit furent le sujet de toutes les conversations. La peur empêcha beaucoup de marchands d'ouvrir leurs boutiques. Plusieurs bandes des Khaz-Pouches parcouraient encore les rues. Les détenteurs de grains éprouvaient

une irritation mêlée d'épouvante, mais les affamés louaient la conduite des révoltés.

Lorsque d'aussi graves événements arrivaient, généralement on les laissait ignorer au Schah, ou l'on attendait que le souverain fût de très bonne humeur pour lui communiquer le rapport des faits, extrêmement atténués.

C'était un vendredi.

Ce jour là, le Schah avait coutume d'aller faire ses prières à un lieu de pélerinage non loin de la ville.

Le cortège se mit en marche dès le matin. Tout d'abord, s'avançait une nombreuse troupe de mulets richement harnachés, chargés des tentes et des

provisions nécessaires à la préparation du repas royal.

Puis venait le harem.

Une longue file de litières, de voitures couvertes et de chaises à porteurs fermées, remplissait la route qui conduit au lieu de pélerinage. Chaque véhicule renfermait une princesse. Puis venaient les chaises à porteurs des odalisques et des servantes du palais. Toutes les voitures étaient entourées d'un groupe d'eunuques armés qui criaient sans cesse : « Kour schô ! Kour schô ! (Sois aveugle !) Personne, on le sait, n'a le droit de regarder les femmes du Schaïn-schah, et bien qu'elles soient en voitures fermées, tout mortel doit des

venir aveugle sur leur passage. Quand se fait entendre l'avertissement menaçant, les fenêtres ouvertes sur la rue se ferment, les gens qui se trouvent sur les toits des maisons s'éloignent en toute hâte, et se cachent derrière un mur; les passants fuient ou, s'ils n'en ont pas le temps, se jettent à genoux la face contre terre, les mains sur les yeux, et restent dans cette position jusqu'à ce que le cortège soit passé !

La plus légère infraction à cette règle serait punie, par les eunuques, d'un coup de poignard.

Après le harem, étaient portés les vêtements du roi.

Puis, sur des mulets, des instruments

de supplice : des faisceaux de verges et des « falakhas »[11], pour le cas où quelqu'un devrait être battu. Ensuite, sur deux files, à droite et à gauche de la rue, suivaient des hommes portant de lourdes haches à manches de fer ; après eux, dans le même ordre de chaîne ininterrompue, marchaient quelques centaines de « ferraches », tenant en main un long bâton et une épée à deux tranchants pendue à leur ceinture. Ces « ferraches » criaient sans cesse : « Bro . . . bri . . . » (Va-t-en ! éloigne-toi.) Porte-haches et « ferraches » allaient à pied.

Enfin paraît le roi, « le Soleil lumineux ». Sous ses ornements de pierres

précieuses, il est éblouissant de splendeur et de magnificence. Le cheval qu'il monte n'est pas moins brillant d'or et de pierreries.

A une assez grande distance devant lui marche une troupe de jeunes cavaliers, appartenant aux plus nobles familles de Perse ; derrière lui, vont les hauts fonctionnaires du palais, les chambellans, les pages, etc. Tous montent des coursiers richement harnachés. Entre ces deux troupes, le souverain s'avance, seul.

Tout-à-coup, par une rue croisant la première, débouche une foule, sombre comme le deuil.

Les « Bro . . . bri » des « ferraches »

sont impuissants à écarter ces audacieux qui, se poussant en avant, se dressent sur le bord de la route. L'un d'eux se détache, s'agenouille, baise la terre, puis se relevant, s'approche du Schah.

— « Les Khaz-Pouches ont une prière à présenter à la poussière bénie des pieds du Roi des rois », dit-il.

Le Schah arrête sa monture.

Personne n'a jamais la hardiesse de s'approcher du chemin où passe le souverain ; mais les mendiants se trouvent souvent sur son passage et lui barrent la route. Le roi s'arrête un moment et semble prendre plaisir à écouter leurs bons mots ou leurs railleries, après quoi il les gratifie de quelques poignées

de monnaie. Cette fois encore, se tournant vers un de ses chambellans, il lui fait signe de distribuer quelques dons aux Khaz-Pouches.

— « Ce n'est pas pour de l'argent que les Khaz-Pouches viennent importuner leur roi bien-aimé, dit le mendiant, qui n'est autre que le jeune Djafar, tenant par la main son petit enfant; non ! les Khaz-Pouches sont venus expliquer eux-mêmes les désordres de cette nuit, afin que le Juge du Monde punisse et châtie comme il convient. »

Et voyant que ces paroles piquent la curiosité du Schah, il continue :

« Cette large rue, maintenant nettoyée pour le passage du Roi, était

couverte ce matin d'hommes morts de faim ; dans ces maisons, à présent silencieuses comme des tombeaux, ont retenti les gémissements des affamés. Les pauvres expirent de besoin devant les greniers des Hadjis, pleins de farine et de grains. On ne laisse pas arriver jusqu'à notre charitable souverain les pleurs et les cris du peuple. Flatteurs et trompeurs s'emparent de son oreille équitable, empêchent la vérité de parvenir jusqu'à Lui. Autrefois, les rois, pour échapper aux artifices des menteurs dont ils sont entourés, se déguisaient en derviches ou en Khaz-Pouches, semblables à nous, et pénétraient dans la foule des malheureux,

cherchant à connaître leurs besoins et leurs souffrances. Cette salutaire coutume a disparu. Un roi, pour comprendre son peuple, doit se rapprocher de lui ou le laisser approcher de sa personne auguste et vénérée, mais s'il reste inabordable, le roi ne sortira pas de l'erreur où on le tient. La preuve que la vérité n'arrive point à Lui, la voici : cette nuit, les Khàz-Pouches ont tué le plus riche Hadji de la ville et ont pillé les grains qu'il avait cachés dans ses greniers pour les revendre plus cher ; ils ont aussi tué le « Darougha » qui protégeait ce scélérat ; leurs cadavres ont été ensevelis sous les ruines de leurs palais.

« Je suis l'un des chefs de cette émeute, et voilà mes complices. Que notre très juste souverain nous châtie comme nous le méritons. »

— « Vous ne méritez aucun châtiment, dit le roi, visiblement ému ; puis, sous l'empire d'une impression pénible, il ajouta :

« Le coupable sera puni à mon retour de la prière. »

Le grand vizir pâlit.

Le Roi passa.

NOTES

BIBI-SCHARABANI

1. *Sab*, nom d'un désert situé entre les villes Ghum et Kaschan et qui s'étend jusqu'au Béloutchistan.

2. *Gamar*, nom de la lune, est aussi un nom de femme très aimé chez les adorateurs du soleil.

3. *Now-Rouza*, fête du commencement du printemps.

4. *Ferrache*, gendarme.

[5]. Les « Davoudis », dont la religion se rapproche beaucoup de celle des Hébreux, sont peut-être les descendants des anciens Juifs emmenés en captivité en Perse.

LES KHAZ POUCHES

[1]. « Khaz-Pouche » en persan : vêtu de « haz » (zibeline), fourrure que portent seuls les grands dignitaires et les gens très riches. On donne ce nom, par dérision, à certains mendiants à peine vêtus. Les Khaz-Pouches eux-mêmes désignent ainsi avec orgueil leur compagnie de va-nu-pieds.

[2]. *Hassas*, gardien de nuit.

[3]. *Manghal*, brasier, réchaud.

[4]. Parmi les nombreux et horribles supplices appliqués en Perse, il en est un qui consiste à ensevelir un homme vivant dans une fosse assez profonde pour que le condamné puisse y être enterré jusqu'au cou ; on remplit les vides avec de la chaux de façon que la tête seule émerge à la surface du sol.

[5]. Les Persans ont l'habitude de déposer les enfants naturels à la porte des mosquées, afin que des personnes charitables les prennent et les élèvent.

[6]. C'est la punition infligée ordinairement aux boulangers quand ils commettent quelque infraction. On les cloue par l'oreille à un poteau et on les laisse ainsi plusieurs jours sans manger, afin de leur apprendre ce que c'est que la faim.

[7]. Avant le lever du soleil, on sonne de la trompette pour annoncer que les bains sont prêts.

[8]. Exclamation habituelle des derviches. Elle signifie: ô Dieu ! ô Justice !

[9]. Poste de soldats, établi dans la ville.

[10]. Les Persans attachent une grande importance aux ornements de la porte principale de leurs habitations. Plus grande et plus haute est cette porte, plus élevé est le rang du propriétaire. La splendeur de la porte répond à la puissance du maître.

[11]. Sorte de carcan, emprisonnant les pieds de la victime.

TABLE

Pages.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas.